

Analyse

Le travail, à l'origine de la crise

Le rendez-vous organisé cet été au Chambon-sur-Lignon par l'association DiH (Mouvement de protestation civique), s'intitule « *Le travail peut-il être à l'origine de la crise ?* » Jean Rouveyrol, le conférencier du jour, s'est attaché à démontrer que le travail moderne porte la responsabilité de la crise mondiale, sociale et environnementale.

Une affirmation iconoclaste, à l'heure où le travail fait l'objet de toutes les attentions des politiques publiques. Gouvernements, partis ou syndicats mettent tous l'emploi au centre de leurs préoccupations. Et il est frappant de voir que les déclarations des uns et des autres se rejoignent au mot près. Mais pour quel résultat, si on en juge par l'augmentation généralisée à toute la planète du chômage et du mal-être, avec des conditions de travail toujours plus dégradées, pour ne pas dire inhumaines.

Il faut donc en conclure que non seulement les politiques menées pour la recherche du fameux plein-emploi sont erronées, mais également que nos croyances autour du travail doivent être totalement révisées.

Notre vision moderne du travail est récente et remonte à la révolution industrielle. Auparavant, toutes civilisations confondues, le travail était largement déprécié. De Socrate à Saint Thomas d'Aquin, les philosophes partagent le même mépris du travail. Il faut attendre Adam Smith – père de l'économie moderne – à la fin du XVIII^e siècle et Karl Marx un peu plus tard, pour voir l'ordre des valeurs se renverser. Il faut comprendre que pour ces deux philosophes et premiers économistes, le travail représente la source unique d'enrichissement. Aussi, sa glorification est nécessaire pour encourager chacun à travailler, afin de s'enrichir aussi bien à titre individuel que dans l'intérêt de la collectivité, et donc des nouveaux Etats-Nations en plein essor. Le titre de l'ouvrage d'Adam Smith, ouvrage fondateur pour toutes les écoles d'économie, est d'ailleurs sans ambiguïté : « *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* ». Le ton était donné, et ni Marx, ni aucun courant économique par la suite, n'a remis en cause cette nouvelle conception du travail, perçue comme source d'enrichissement et de progrès pour l'humanité.

Les idées héritées du siècle des Lumières ont parachevé cette nouvelle vision. La raison, la rationalisation, le souci d'efficacité au sens le plus étroit et matériel du terme, conduisent à découper le travail en micro tâches, à pousser jusqu'à l'absurde la spécialisation et la répartition des tâches sur toute la surface de la planète. L'organisation rationnelle du travail est ainsi censée garantir l'enrichissement sans fin de l'humanité. Mais cette vision du travail industriel, rationalisé, bureaucratisé, nous mènent à une organisation sociale totalitaire. Une organisation dans laquelle l'humain n'a plus sa place, si ce n'est en tant que « *force de travail* ». Cette organisation de nature totalitaire a montré son versant ultime dans les débordements génocidaires du XX^e siècle. Ce qui signifie que les génocides du XX^e siècle, loin d'être, comme on l'a souvent entendu, le retour d'une barbarie surgie d'un « *moyen-âge fantasmé* », étaient plutôt le signe terriblement annonciateur d'une barbarie nouvelle et résolument moderne.

Chacun est donc invité sur la planète à un fourmillement besogneux sur des micro tâches répétitives lorsqu'on est au plus bas de l'échelle sociale, ou à optimiser des « *processus* » dans les fonctions d'encadrement. Plus personne n'a une vue d'ensemble sur le projet ou le produit final. Comme l'avait justement souligné le philosophe Günther Anders, l'augmentation de la distance, des quantités produites et du nombre d'intermédiaires entre la fabrication d'un produit et sa « *consommation* », entraînent proportionnellement notre incapacité à se représenter ou ressentir le projet auquel on participe, quel que soit sa nature. Ce qui fait dire par le philosophe qu'« *aux millions de travailleurs aujourd'hui, nous devons réellement concéder que, bien que complices du monstrueux, ils*

demeurent des complices innocents ». Pour autant, Günter Anders considère que l'ignorance n'est plus excusable à notre époque et que « *le péché, c'est aujourd'hui l'exploitation du fait que nous restons aveugles aux conséquences de notre agir* ».

Pour sortir de la sacralisation moderne du travail, il faut remettre au 1^{er} plan la « *vie contemplative* ». Certes cela ne rapporte rien au fameux PNB, mais cela a le mérite de nous rendre notre condition humaine. Tout l'enseignement philosophique et religieux insiste sur la richesse de la pensée, de la méditation, de la contemplation et de ses bénéfices inestimables pour la vie humaine.

Comment donc le travail doit-il être repensé ? La philosophe Hannah Arendt avait bien mis en évidence cet équilibre à trouver entre la « *vita activa* » et la « *vita contemplativa* ». Si la vie contemplative est fondamentale pour l'intégrité humaine, il est aussi vrai que l'effort et le travail sont indissociables de la condition humaine.

Hannah Arendt rappelle qu'une vie sans efforts, signifie certes moins de peines, mais aussi plus d'ennui. Le riche oisif va peut-être gagner en raffinement et en sensibilité pour les « *belles choses de la vie* », mais il perdra à coup sûr en vitalité et en capacité à apprécier les « *bonnes choses de la vie* ». L'effort fait donc parti du processus vital, et il doit être suivi par le soulagement et la régénération du corps. Ce cycle doit être court sinon l'effort trop prolongé se traduit par l'abrutissement (travailler comme une « *bête de somme* »), et ne joue plus son rôle de régénérateur pour le corps humain. Un travail digne et humain mobilise les 5 sens. On doit pouvoir appréhender le résultat de son effort à travers la vue, le toucher, l'odorat, le goût ou l'ouïe. Mais un 6^e sens s'impose et éclaire notre responsabilité dans nos actes de production ou de consommation. Il s'agit du « *bon sens* » qui nous permet de retrouver sagesse et mesure dans notre travail.

Armés des 6 sens, chacun doit s'appliquer à accroître son autonomie, en produisant à une échelle locale. La relocalisation des activités peut être entreprise par chacun dès à présent, à sa mesure, en se désengageant progressivement du travail mondialisé et aliénant. Chaque individu peut contribuer à cette nouvelle direction, à l'opposé exact de la trajectoire suivie par l'occident depuis près de deux siècles.

Utopique, dira-t-on ?

Alors le conférencier laisse à Hannah Arendt le soin de conclure : « *... les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover* ». La philosophe rappelle que notre capacité d'agir, de transformer le monde est entière. « *... cette espérance et cette foi dans le monde [ont trouvé] sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Evangiles annonçant leur bonne nouvelle : un enfant nous est né* ».

Compte rendu de Jean Rouveyrol

Extraits parus dans le journal Réveil, n° 433, octobre 2011, page 34

Réveil, BP 4464 69241 Lyon Cedex 04